

LES DEUX AMIS

- Un conte !
- On écoute
- Il y avait jadis...
- Il y a toujours eu...
- Eh bien, étiez-vous présents quand ces choses furent ?
- Nous les avons sues en t'écoutant.
- Donc, écoutez l'histoire de deux adultes qui s'étaient liés d'amitié : l'un, grâce à Dieu, avait des possibilités de recevoir des étrangers, en d'autres termes il était nanti, l'autre était démuné : il n'avait absolument rien. Chacun d'eux avait fondé son foyer et ils étaient tous les deux de bons musulmans qui se rencontraient toujours à la mosquée.

D'habitude, après la prière ils s'en allaient ensemble devisant et échangeant leurs points de vue sur des sujets d'actualité. L'autre - le démuné - savait que son ami était nanti mais l'un - le riche - lui ignorait que son ami n'avait rien car si pauvre qu'il était, il le lui cachait. Il s'arrangeait toujours à ce que son ami depuis son arrivée chez lui jusqu'à son départ ne se rendit point compte de sa pauvreté. Il s'était bien entendu avec ses femmes qui lui obéissaient et suivaient tous ses conseils si bien que son ami ne sût pas dans quelles conditions il vivait. Avec le plus grand soin, il agissait avec discrétion, se comportant le plus noblement possible pour éviter que son ami ne sût qu'il n'avait rien. Il en fut ainsi pendant longtemps. Au démuné, il lui arriva de n'avoir plus chez lui ni déjeuner ni souper. Ses enfants pleuraient de faim et ses femmes gardaient leur dignité. A l'heure du souper, les enfants demandaient : "Mamans, n'allons-nous pas manger ?" On leur répondait : "Bien sûr que oui, nous allons attiser le feu". Elles prenaient une marmite, la remplissaient d'eau, allumaient les fagots, attisaient le feu et y déposaient la marmite, les enfants se calmaient avec l'espoir que bientôt le repas serait servi. Et dans l'attente, ils s'endormaient. Une fois au lit, elles enlevaient la marmite du feu et la laissaient à terre, toujours restant égales à elles-mêmes. Un jour, le chef de famille sortit de chez lui pour aller chercher quelque chose que Dieu pourrait lui faire découvrir, quelque chose de comestible qu'il pourrait amener à la maison. Alors il se mit en marche, en marche pendant un certain temps jusqu'à l'orée des concessions, un peu plus loin des dernières maisons et trouva dans une vallée creuse le cadavre d'un mouton qu'on y avait jeté. Il se pencha sur ce mouton sans vie, sortit son couteau et avec l'intention d'en découper de bonnes parties pour sa famille. Il est vrai qu'il est musulman, il ne doit pas manger le cadavre d'une bête mais l'Islam autorise celui qui n'a absolument

.../...



rien et qui est torturé par la faim, s'il voit le cadavre d'une bête dont la religion islamique n'interdit pas l'usage de la chair, de couper des parties de l'animal et d'en bien manger avec toute sa famille. Mais l'Islam ne lui permet pas d'en garder pour les jours à venir.

Ainsi il sortit un petit sac où il mit les bons morceaux qu'il avait découpés des parties de l'animal qui n'étaient pas encore pourries et s'en retourna chez lui. Arrivé, il le donna à ses femmes - sans aucune explication. Quant aux femmes, elles prirent la viande et la préparèrent. Après la cuisine, elles servirent le mets, appelèrent tout le monde. Au moment où ils s'assirent, le fils du nanti accourut pour venir jouer avec ses pairs, comme d'habitude, dans la maison. Arrivé, il voulut manger, se lava les mains et voulut s'asseoir autour du plat.

Le chef de famille se leva, lui retint la main et lui dit : "non, ne mange pas, lève-toi !"

Le garçon, ne sachant pourquoi on avait agi ainsi avec lui, se fâcha, pleura et courut chez lui.

Les femmes du pauvre homme furent décontenancées et lui dirent "oh ! notre époux pourquoi ne le laisserais-tu pas manger?" Pour toute réponse, il leur dit : "mangez et qu'il ne mange pas, lui!".

Le garçon s'en retourna chez lui tout en pleurant. Arrivé devant la porte de la maison, il rencontra son père qui sortait à cet instant. Son père alors le vit qui pleurait.

Il lui dit : "Pourquoi pleures-tu, toi ? Où étais-tu parti?"

Il répondit : "j'étais chez mon papa... (je peux l'appeler Musa si vous voulez) et je les ai trouvés entrain de manger leur viande. J'y étais dans le but de jouer avec ses enfants et je voulais manger mais il m'interdit et me dit de rentrer chez moi"

Son papa - personne n'ignore les liens d'affection paternelle - en eut le coeur serré, se fâcha et lui dit : "si c'est seulement de la viande qu'il te défend, moi je t'en achèterai suffisamment"

Sur ce, il partit s'en procurer, vint chez lui et la fit préparer et ses enfants se régalerent. Il attendit impatiemment le crépuscule ou une autre heure de prière où il pourrait rencontrer son ami à la mosquée pour lui dénoncer le comportement qu'il a eu avec son fils et qui lui a profondément déplu. Ce moment fut le crépuscule. Il se rendit à la mosquée et y rencontra son ami comme il l'avait prévu (je peux même affirmer que sa prière fut presque râtée car toute sa pensée était tournée vers cet incident, toute la prière durant il pensait à cela). Après la prière, ils sortirent

.../...



et allèrent ensemble comme d'habitude. L'ami démuné lui tendit la main pour le sauver et commença à causer avec lui. L'autre, le nanti, avait le visage crispé et grave et il dit : "mon parent, j'avais besoin de toi".

Il répondit : "D'accord ! au sujet de ?"

Il le tira de la foule et l'entraîna dans un coin solitaire et lui dit : "un tel, vu l'amitié sincère qui a toujours uni nos coeurs, je croyais que tu penserais à autre chose que de chasser mon fils qui a trouvé ta famille prête à manger un plat de viande. Cela est vilain de ta part et c'est aussi incommode entre nous. Tu aurais dû en prendre - ne serait-ce qu'un petit morceau de chair - pour lui en donner".

Il lui répondit : "Si c'est comme ça que tu vois le problème, j'ai tort mais la chose est complexe, il y a anguille sous roche". Il enchaîna : "Depuis que nous sommes amis jusqu'à maintenant, j'ai tout fait pour ne pas te laisser apprendre les dures conditions dans lesquelles je vis car nous nous accompagnons mais moi je n'ai rien, je suis très démuné. Chez moi, il m'est arrivé un moment où je n'ai plus eu un grain à manger. Ma famille mourait de faim. Un jour, en plein jour d'ailleurs, que faire ? Vers cinq heures, je suis sorti avec la ferme intention d'aller trouver de quoi leur donner à manger. Après les dernières concessions du village, j'ai trouvé dans une vallée creuse le cadavre d'un mouton blanc tâcheté de noir qu'on a dû lancer là-bas. Alors j'ai sorti mon couteau et un petit sac de ma poche, j'ai découpé des parties du mouton et arrivé à la maison j'ai fait préparer et donner à manger à ma famille. Je ne leur ai rien dit sinon de cuisiner, et de s'asseoir manger. Sur ce, ton fils est venu, a voulu manger et je le lui ai interdit. Voilà pourquoi je ne l'ai pas autorisé : moi je suis pauvre, notre religion me permet de manger du cadavre d'un animal, mais je dois en manger jusqu'à être rassasié sans jamais en garder pour les jours à venir.

Quant à l'enfant, c'est le fils d'un riche en d'autres mots il n'est pas fils d'un pauvre, le droit islamique ne lui permet point d'en user voilà la raison pour laquelle je lui ai refusé de partager notre plat. Car s'il en mangeait, il aurait mangé de la chair illicite et je ne voulais pas que ce fut le cas".

A ces mots, l'ami riche baissa la tête, les larmes tombèrent de ses yeux.

Que c'est émouvant !

L'ami démuné, en voyant son ami pleurer, se mit lui aussi à verser des larmes - Le riche lui dit : "Pour la première fois c'est aujourd'hui seulement que tu m'as causé de la peine et du regret car depuis que je fréquente ta maison, m'accompagne avec toi, partage toute ma vie avec toi, entreprends tout avec toi, tout ce qu'on fait nous le partageons, je croyais que tu ne manquais de rien. Et puisque tu sa-

.../...



vais que les choses étaient ainsi, que Dieu ne t'avait pas donné des richesses, tu aurais mieux fait de me le dire. Ainsi j'aurais pu te céder une partie de ce que Dieu m'a confié, nous aurions tout partagé. Mais se cacher à moi à tel point de manger des cadavres d'animaux n'est pas gentil de ta part. Par ailleurs ce mouton appartenait à mon troupeau, c'est moi-même qui l'ai jeté là-bas ! après sa mort. D'après les descriptions que tu en a données, c'est mon mouton. C'est vers deux heures de l'après-midi que je l'ai lancé là-bas. Donc tu aurais vraiment pu venir m'informer de ta situation avant d'aller trouver la chair de cadavre de bêtes mais [il n'est jamais trop tard d'apprendre] il y a trop de choses qu'on fait par ignorance, c'est pourquoi désormais je te prie, non pas de m'informer de tes problèmes, mais de déménager avec toute ta famille et venir t'installer chez moi comme ça rien ne m'échappera à ton sujet, nous partagerons nos biens jusqu'à ce que Dieu nous rappelle dans l'au-delà ou bien à la mort de l'un, l'autre s'occupera de la famille réuni gèrera toute la richesse jusqu'au moment où il le rejoindra".

Ils se mirent d'accord sur ces mots.

C'est ainsi que le conte s'en est allé se noyer dans la mer, le premier qui le respirera ira au paradis.